

L'UTOPIE SELON OSCAR WILDE

Une mappemonde qui n'inclut pas l'Utopie n'est pas digne d'être regardée, car elle exclut le pays vers lequel navigue toujours l'Humanité. Et lorsque l'Humanité y arrive, elle regarde vers l'horizon, en dehors, et, voyant un pays meilleur, elle repart. Le Progrès c'est la réalisation des Utopies¹.

Les propos du célèbre père de l'esthétisme anglais confirment la nostalgie jamais apaisée du monde parfait, *leitmotiv* qui marque un tournant décisif dans l'histoire de l'humanité, comme ce fut le cas à la fin de l'époque victorienne.

Au temps de Wilde, le voyage vers « la terre qui n'existe pas » révèle une caractéristique inédite : pendant les dernières années du XIX^e siècle, où se transforme profondément le savoir et la vie sociale, l'utopie se rapproche du réel, rompant ainsi avec la tradition séculaire du « nulle part » qui, depuis Thomas More, avait été son trait distinctif.

Les nouvelles théories soutenant la création de nouveaux mondes utopiques procèdent des changements observés dans plusieurs pays de la vieille Europe, emportés dans le tourbillon des révolutions et des contre-révolutions nées des idées socialistes et de leurs représentants les plus célèbres — qui dans plusieurs cas ont choisi Albion pour quartier général.

Il s'agit d'un véritable tournant copernicien, car si, dans la première moitié du XIX^e siècle, l'utopie, avec Saint-Simon, Fourier et Owen, commence déjà à se teinter des couleurs du socialisme, il ne s'agit encore que d'esquisser un rêve. « Le socialisme est pour tous ces auteurs l'expression de la vérité absolue, de la raison et de la justice, et il suffit qu'il soit mis au jour pour qu'il en vienne à s'imposer au monde »², écrit Engels, en faisant allusion précisément aux penseurs cités dans un texte au titre emblématique, *Die Entwicklung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft* (1894).

¹ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, dans *The Works of Oscar Wilde*, éd. G. F. Maine, London and Glasgow, Collins, 1957, p. 1028.

² Cité par K. Mannheim, *Ideologia e utopia*, Bologna, Il Mulino, 1957, p. 260.

Toutefois, comme le signale Karl Mannheim dans une étude célèbre sur les substrats idéologiques de la pensée utopique, les raisons matérielles autrefois opposées aux utopistes, sont maintenant considérées comme des éléments décisifs pour la réalisation de leurs projets par l'intervention « d'un déterminisme économique réinterprété en termes matérialistes »³.

Au cours des années dans lesquelles Wilde écrit ses œuvres, le socialisme utopique est devenu la toile de fond du débat culturel et politique ; l'avancée du socialisme avait déjà enregistré une série de dates significatives : en 1864, Marx et Engels avaient créé à Londres la Première Internationale, 1868 fut l'année du 1^{er} Congrès des *Trade Unions*, en 1881 fut fondée la *Social Democratic Federation*, en 1883 le *Scottish Parliamentary Labour Party* et en 1884, la *Fabian Society* ; en 1893 vit le jour l'*Independent Labour Party*. Le projet socialiste touche alors des foutes considérables, comme à l'occasion de la manifestation pour les huit heures de travail, le 1^{er} mai 1890, lorsque des milliers de personnes se répandirent dans Hyde Park : « La population entière de Londres, écrit un commentateur, semblait se répandre dans le parc »⁴.

Le socialisme contribue à rendre visible une multitude qui auparavant « restait à l'arrière-plan de la scène sociale »⁵, et qui désormais se manifeste à l'avant-scène ; les masses et l'homme-masse nourrissent un imaginaire neuf dans le nouveau paysage défini par le socialisme, qui se développe en Grande-Bretagne et en Europe et invente des formes inédites de représentation de l'aventure humaine : en 1872, Samuel Butler écrit *Erewhon*, en 1891 William Morris publie les *News from Nowhere*, deux textes emblématiques qui témoignent de la manière dont l'imaginaire littéraire répond aux suggestions de la pensée socialiste. C'est le milieu qui constitue le cadre des réflexions de Oscar Wilde dans *The Soul of Man under Socialism*, publié en 1891 dans la *Fortnightly Review*.

Essai, pamphlet, analyse ironique d'un monde en mutation, mais qui d'après lui risque de rester dramatiquement pareil à soi-même, Wilde y reprend les thèmes déterminants de son aventure d'homme et d'écrivain, en les mettant en relation avec les problèmes nés de la tension sociale et politique de son temps.

³ K. Mannheim, *Ideologia e utopia*, p. 258.

⁴ Cf. A. L. Morton et G. Tate, *Storia del movimento operaio inglese*, Roma, Editori Riuniti, 1974, p. 199.

⁵ J. Ortega y Gasset, *La Ribellione delle masse*, Bologna, Il Mulino, 1930, p. 13.

Dans son écriture paradoxale caractéristique, l'écrivain souhaite le succès du socialisme qui aurait comme conséquence la fin de l'obligation de vivre pour les autres. « Je déteste l'idée d'être un homme utile », disait un poète symboliste français, et Wilde pense de même : « La plupart des gens gâtent leur vie par un altruisme de bon aloi et exagéré », écrit Oscar Wilde, en ajoutant qu'en réalité les gens y sont contraints, « puisqu'ils vivent dans une affreuse pauvreté, une affreuse laideur et dans d'affreuses privations »⁶. Le socialisme changerait tout cela : nul ne serait forcé d'habiter un taudis, de s'habiller de chiffons ni d'élever des enfants malades dans un décor misérable, puisque « chaque membre de la société participera à la prospérité générale et au bonheur de la société »⁷.

Mais pour assurer le bonheur général, il faut renverser l'un des fondements de la société bourgeoise : la propriété privée. Sur ce thème essentiel de la pensée marxiste, Wilde fait preuve d'une conscience arguée des contradictions et des méfaits d'une société injuste, et s'exprime en des termes bien proches de ceux de l'auteur du *Kapital*. La propriété privée, qui vise au profit et non à l'épanouissement de tous, est à l'origine du mal, puisqu'elle a conduit l'humanité à croire qu'il est plus important d'« avoir » que d'« être ».

Par ce *J'accuse*, Wilde introduit des éléments encore peu fréquents chez les socialistes orthodoxes, en anticipant sur des thèmes qui seront repris et discutés près d'un siècle plus tard⁸, après la grande vague de contestations et de révoltes des années 60. Un système social fondé sur la propriété privée interdirait à la plus grande partie de l'humanité d'être elle-même et entrave le développement de l'individualisme, le véritable but auquel chaque société devrait tendre : « la propriété privée a vraiment ruiné l'individualisme, et elle l'a obscurci, en confondant un homme avec ce qu'il possède. [...] De sorte que l'on crut que le plus important était de posséder, en négligeant que le plus important, c'est d'être »⁹.

En spéculant sur la possibilité de concevoir un monde nouveau, Wilde imagine un État devenu un « producteur volontaire et un distributeur des biens nécessaires », fabriqués par les machines, tandis que les bénéficiaires de son projet utopique sont enfin libres de se consacrer aux « belles choses », privilège réservé à peu de gens dans le monde réel.

⁶ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1018.

⁷ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1019.

⁸ Il suffit de penser au texte célèbre de Eric Fromm, *Avoir ou être ?*, publié en 1976.

⁹ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1022.

La création de l'île de nulle part, où tout le monde « est » et où personne n'« a », implique cependant des risques, et le remède pourrait se révéler pire que le mal. Wilde est bien conscient des maux qui pourraient être engendrés par ce qu'on appelle le « socialisme réel », lorsqu'il dit son inquiétude de voir naître un État autoritaire, un système industriel rigide, fonctionnant comme une caserne – *an industrial-barrack system* –, capable seulement de mener à « l'esclavage de la communauté entière »¹⁰ – un socialisme autoritaire donc qui étoufferait l'individualisme et serait la fin du monde nouveau.

Dans le monde rêvé par Wilde, il n'y a pas de place pour un gouvernement¹¹, car on n'a pas encore imaginé une manière de gouverner les hommes qui ne se soit révélée un échec, et les idées socialistes elles-mêmes lui semblent suspectes d'autoritarisme, voire de despotisme, l'un et l'autre catégoriquement refusés : « Toute association doit être parfaitement volontaire. C'est seulement dans l'association volontaire que l'homme trouve son accomplissement »¹².

Ce n'est pas autoritairement qu'il sera possible de développer la personnalité la plus aboutie, mais de manière naturelle, comme la fleur croît à partir de la graine, dans un monde qui laisse sa place même au christianisme. Wilde anticipe ici encore sur un thème récurrent du siècle suivant. Il interprète le Christ et le christianisme à la lumière des théories socialistes et de sa foi dans l'individualisme. Si l'enseigne du vieux monde disait « Connais-toi-même », celle du nouveau monde se lit « Sois-toi-même », et c'est précisément, selon Wilde, le « Sois-toi-même » l'impératif du Christ.

Selon son interprétation, lorsqu'il parle des pauvres comme s'ils étaient riches, il entend parler de la personnalité, et son message aux pauvres est le suivant : « Vous avez une personnalité magnifique. Développez-la, soyez vous-mêmes. N' imaginez pas que votre perfection réside dans l'accumulation ou la possession des biens extérieurs. Votre bien est dans votre intériorité. Si seulement vous le comprenez, vous n'auriez pas besoin de devenir riches [...] Vous devez renoncer à la propriété privée. Elle vous empêche d'atteindre la perfection. C'est un frein. C'est un poids. Votre personnalité n'en a pas besoin. C'est en vous-mêmes et pas

¹⁰ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1021.

¹¹ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1026.

¹² O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1021.

hors de vous que vous découvrirez ce que vous êtes vraiment et ce que vous désirez vraiment »¹³.

Dans une fusion des idées de Marx et des paroles du Christ, de christianisme et de socialisme, l'utopie de Wilde consiste exactement dans la possibilité pour tous de développer soi-même, en devenant ce que l'on est. Pour cela, il est nécessaire d'éliminer toute forme de gouvernement et d'autoritarisme religieux. « Il y a trois sortes de despotes. Il y a le despote qui exerce sa tyrannie sur le corps. Il y a le despote qui exerce sa tyrannie sur l'âme. Il y a le despote qui exerce sa tyrannie et sur le corps et sur l'âme. Le premier est le Prince. Le deuxième est le Pape. Le troisième est le Peuple »¹⁴. Le dernier lui semble décidément le plus redoutable, nouvelle variable terrifiante, créée par la société de masse qui menace à la fois le monde réel et le monde imaginaire que les tenants d'une nouvelle idéologie voudraient édifier.

On observe avec intérêt à quel point les observations de Wilde sur la société de masse préfigurent celles de José Ortega y Gasset dans *La Rebelión de las masas* (1930) à propos de la perte de toute individualité comme conséquence du processus de socialisation imposé à l'être humain :

Jusqu'ici, l'Europe a privilégié l'éducation et la protection de l'individualité, la vie devant assumer à chaque fois avec intensité une forme individuelle. Cela signifiait que chacun se sentait unique. Unique dans la joie, dans la douleur et dans le devoir. [...] On ne vit pas en groupe. Chacun doit vivre sa vie pour soi, la goûter avec ses lèvres, comme si elle était une coupe pleine de douceur et d'aigreur. Il est évident qu'aujourd'hui nous découvrons un extraordinaire changement de direction. La vie des Européens tend depuis deux générations à se désindividualiser. Tout oblige l'homme à perdre son unicité, en devenant moins compact. [...] L'homme se socialise et la socialisation de l'homme est une question terrible. En fait, elle ne se borne pas à exiger que ce qui est à moi soit aussi aux autres – une proposition excellente qui ne me pose aucun problème –, mais elle m'oblige à m'approcher de ce qui appartient aux autres, à adopter par exemple les idées et les goûts des autres. Toute propriété privée est interdite, y compris celle d'avoir des convictions à l'usage exclusif de chacun¹⁵.

¹³ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1024-1025.

¹⁴ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1038.

¹⁵ J. Ortega y Gasset, *La Rebelión de las masas*, p. 10-11.

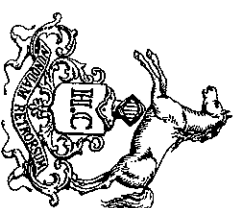
Dans la même ligne qu'Ortega, Wilde s'attarde sur la capacité de la socialisation à diriger la vie de l'individu : les gens qui vivent dans la société de masse moderne ne se rendent pas compte du fait « qu'ils sont peut-être en train de penser les pensées des autres, de vivre selon les critères des autres, de se vêtir de ce qu'on pourrait appeler les habits de seconde main des autres et qu'ils ne sont pas eux-mêmes un seul instant »¹⁶.

Le despotisme occulte instauré par la nouvelle société de masse menace surtout l'art, « l'expression de l'Individualisme la plus intense que le monde ait jamais connue »¹⁷. L'Art, en fait, est individualisme, une force qui dérange, puisqu'il met en question la tyrannie de l'habitude, la servitude de la norme et l'assujettissement de l'homme aux machines. Comme Nietzsche, Wilde considère que la vie n'a de valeur qu'en tant que phénomène esthétique, mais son utopie se voit menacée par des forces nouvelles qui affaiblissent la tension vers l'individualisme. Dans une remarquable anticipation, Wilde prévoit le conditionnement de masse que peuvent exercer les moyens de communication. Seul l'Art peut apporter la réponse, préserver la fuite vers un monde qui n'existe pas et, comme pour Nietzsche encore, l'utopisme de Wilde se teinte à son tour des couleurs du monde ancien : « Le nouvel Individualisme est le nouvel Hellenisme »¹⁸.

Annamaria LAMARRA

HISTOIRE TRANSNATIONALE DE L'UTOPIE LITTÉRAIRE ET DE L'UTOPIISME

Coordonnée par
Vita FORRUNATI et Raymond TROUSSON,
avec la collaboration de Paola SPINOZZI



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2008

www.honorechampion.com

¹⁶ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1026.

¹⁷ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1029.

¹⁸ O. Wilde, *The Soul of Man under Socialism*, p. 1043.